3608

LÉON FAUTRAT

8° f. c As 1922 8 J. 109

Le Secours

AUX BLESSÉS MILITAIRES

DANS

l'Ile-de-France et le Valois

IMPRIMERIES RÉUNIES DE SENLIS
11, PLACE HENRI-IV

1922

3608
Société
rchéologie
Senlis
19608
220

3608

LÉON FAUTRAT

Le Secours

AUX BLESSÉS MILITAIRES

DANS

l'Ile-de-France et le Valois

IMPRIMERIES RÉUNIES DE SENLIS
11, PLACE HENRI-IV

1922

Le Secours aux Blessés Militaires

dans l'Ile-de-France et le Valois

Après la guerre de 1870, le vol de nos deux provinces, l'Alsace et la Lorraine, avait laissé dans l'âme française la pensée que les blessures de la France demanderaient un grand sacrifice et qu'il fallait s'y préparer.

Sur tous les points du territoire, l'oriflamme de la Croix-Rouge déploya ses couleurs, et sur tous les points se formèrent des asiles de secours.

Jusqu'à ce jour, le service médical n'était nullement approprié aux blessés en campagne. En Italie, à Solférino, il parut urgent de changer cet état de choses : un mouvement de pitié naturelle comprit qu'il fallait remédier à l'insuffisance sanitaire. En 1863, des représentants de l'Autriche, d'Angleterre et d'Allemagne à Paris, signèrent une convention pour les secours à donner aux blessés en campagne. En France, la Société adhéra au mouvement de charité : un décret du 26 juin 1866 fixe la reconnaissance de la Société.

Partout on s'occupe de la Croix-Rouge. Les asiles montrent que de tous côtés, à l'arrière du rempart qu'allait élever l'Allemagne en regard des marches françaises, le souvenir demeurait fidèle, le souci de l'armée était grand. Les forces vives du pays ne cessèrent d'y veiller.

Dans l'Ile-de-France et le Valois, sur cette vieille terre qui abrita François de Guise, le vainqueur de Metz, et le Grand Condé, l'illustration des armées, dans cette vieille cité qu'illuminent toujours les rayons de Jeanne d'Arc, dans ce

milieu qui fut la demeure du maréchal de Luxembourg, le tapissier de Notre-Dame, l'envolée secourable sut mettre à jour ses desseins. La Croix-Rouge fut créée dans ce cadre historique, servie par Mme Paul Guibourg, la petite-fille du comte Roederer. Elle prit son essor et sa naissance à la maison de la rue Bellon ; elle fut transportée à l'Ancien Evêché, quand Mme Martin-Decaen vint succéder à la première présidente.

Pendant de longues années, la Croix-Rouge mit tous ses soins à préparer le mobilier, à réunir les capitaux nécessaires, à former les infirmiers et à fournir les cadres de l'armée de secours.

Aux premières vibrations, prélude de la tension, la Croix-Rouge jeta les yeux sur la maison de Saint-Louis, annexe de Saint-Vincent, pour y installer des lits. La maison de Saint-Louis avait eu l'honneur de recevoir autrefois les fils des chevaliers de Saint-Louis ; Canrobert, de la Panouse, de Lamirault, Dutertre furent ses hôtes à l'époque où la vie avait conservé son ancienne simplicité.

Canrobert venait du Lot à Saint-Louis par diligence, sur les registres de laquelle on donnait le nom du voyageur, y ajoutant cette annotation : « Recommandé à la grâce de Dieu ».

Les glorieux blessés qui sont venus chaque jour à Saint-Louis, dans des automobiles conduites par des dames charitables, n'avaient d'autres recommandations que leur héroïsme. S'ils ne sont pas parvenus à l'élévation suprême, ils ont sur le corps de glorieuses cicatrices, stigmates ou plaies qu'ils ont reçus pour sauver la Patrie. Que nos cœurs ne cessent de les glorifier !

La maison de Saint-Louis vivait du lustre de ses hôtes glorieux. Elle a ajouté à sa gloire passée un beau renom de charité. Comme saint Louis dont elle porte le nom, elle a soigné les maux de la guerre. Elle vivra dans son histoire par sa nouvelle page d'or, témoignage d'un dévouement si profond aux blessés de la grande Guerre.

Les officiers du service de la Croix-Rouge figurent au Livre de la mobilisation ; ce sont : le colonel Henriot, Léon Fautrat, Sainte-Beuve, Dupuis, Vié, capitaine Monier, Gazeau, le baron de Maricourt, Sommaire, le docteur Ader, M. Bocher,

Mmes Adrien Gensse, Ader, Morand, Charpeaux, Mlles Mancheron, Laborde, Lafritte et Roger, sœur Joseph et sœur Edmond de Saint-Joseph, les religieuses de Saint-Vincent, le Père Conen, le Père Bresson, furent les premiers infirmiers-infirmières qui donnèrent tous leurs soins aux blessés. En peu de jours, Saint-Louis eut ses lits installés et prêts à recevoir les souffrants.

Le 2 septembre, l'hôpital était rempli par des grands blessés : des Marocains et deux Allemands. Le même jour, vint un ordre de la Croix-Rouge de fermer l'hôpital. Les deux autres maisons militaires de secours avaient été évacuées et le personnel médical s'était replié. L'ordre de licenciement envoyé de la Croix-Rouge ne fut pas exécuté : « Au chevet des blessés, nous y restons », fut-il répondu. Une dépêche du Comité central approuva pleinement la décision et nous félicita. Le 2 septembre, l'ordre militaire de faire évacuer les malades était apporté. Pour l'évacuation on donnait une heure. Voitures agricoles et chariots furent réquisitionnés. Le combat d'artillerie sur Senlis, entre 30 pièces françaises de 75 et 25 pièces allemandes installées sur le versant est de Montépilloy, battait son plein. Le délai d'évacuation fut réduit à une demi-heure. Les pauvres malades étaient hissés dans le wagon avec leurs brancards. Un officier d'ordonnance vint dire à la gare à l'inspecteur général que dans cinq minutes le feu allait cesser, que les hordes allaient venir. Un coup de sifflet ébranle le train ; il part avec nos blessés.

Nous rentrons à l'hôpital et chez nous. Il n'y avait plus à l'hôpital que deux Boches intransportables. Nous passons devant l'Hôtel-de-Ville ; il est fermé... Le bombardement commençait ; il dura une heure et demie. La bataille des rues suivit, et dans la soirée les lits furent remplis. Un combat eut lieu devant l'hospice, durant lequel la sœur supérieure et M. l'aumônier, l'abbé Cavillon, montrèrent tant d'héroïsme. Dans la lutte engagée entre les soldats français allant rejoindre les masses de la Marne, et les Boches ivres de sang, pendant que se déroule le martyre de notre premier magistrat, si parfait, l'épopée de deux des nôtres est à rappeler. M. Dupuis, le comptable de la Croix-Rouge, se rendait porter un pli à la

mairie. Il est pris par les Boches et placé en tête de leurs troupes avec une petite fille. Il essuie le feu des nôtres. La petite fille reçoit une balle dans la jambe. Dupuis est à la bataille de l'hôpital. Il marche toujours devant lui, protégé par une ligne de peupliers ; arrivé à la forêt, il se jette dans les bois ; il dut son salut à son sang-froid.

Emile Guemader, de Reims, tombe vers 3 heures 1/2 très blessé dans la forêt de Chantilly. Les camarades l'entourent pendant un quart d'heure, puis le groupe se retire, et le pauvre blessé se traîne comme il peut à une distance de 600 mètres. Pendant la nuit on se battait ; il ne bouge pas. Le lendemain, le garde-moulin de M. Lécuyer le retrouve dans les bois voisins de la Victoire. Le garde était en voiture. Il fait prévenir la Croix-Rouge. Le père Conen vint avec M. Sainte-Beuve relever le pauvre blessé. Après avoir reçu les meilleurs soins de la Croix-Rouge, il est évacué sur Paris. Il reste à l'hôpital Saint-Martin jusqu'au 31 octobre, et de là il est dirigé sur le Val-de-Grâce. Il est ensuite envoyé à Villejuif, où il reçut la Croix de guerre le 9 août 1916. Nous le croyions perdu à Senlis ; son moral eut raison de ses souffrances.

L'hôpital fut de nouveau évacué en même temps que les malades de Montépilloy.

Les services demandaient un agrandissement ; un aménagement fut fait pour 30 nouveaux lits. En 1914, ces 30 lits nouveaux trouvaient leur emploi.

En 1915, la sœur major reçut la croix de guerre, juste récompense d'un dévouement et d'un mérite au-dessus de tout éloge. La Présidente des Dames, Mme Martin-Decaen, reçut aussi la même distinction. Le nombre des infirmières s'était accru ; il était porté à 30. Le médecin traitant, le docteur Ader, ouvrit un cours pour donner le diplôme de guerre. Les infirmières munies déjà d'un certificat reçurent le diplôme.

Les servantes de l'armée formèrent un groupe qui pendant quatre années a montré un dévouement admirable. Leur vie était la suivante : à 8 heures du matin, dans les salles jusqu'à midi ; à 2 heures, retour au travail jusqu'à 6 heures ; à ce moment, les cloches de l'Institution appelaient au salut, et toutes les dames venaient avec leurs blessés demander à Dieu

la guérison, la protection et le salut des armées. Cette vie d'abnégation, retirée du monde, est un bel exemple de sacrifice pour la Patrie, donné avec une simplicité et une grande sérénité d'âme. Il a apporté aux défenseurs du pays un secours admirable, très digne d'être rappelé.

A la conférence de Gênes, où il y eut tant de commissions, une d'elles aurait pu redire ce que les femmes françaises ont fait pendant la grande guerre. Elles ont été les anges visibles de la Providence, et leur éternel honneur sera d'avoir montré au monde ce que fait la femme de France pour la liberté et les droits de la Patrie dans son envolée généreuse.

La Croix-Rouge ainsi organisée commence à fonctionner. Le Président s'assure le service de la sœur Saint-Joseph et de la sœur Edmond et des sœurs de Saint-Vincent. Reconnaissant le dévouement rendu par le docteur Ader, il le fait nommer médecin en chef de l'Hôpital, et le docteur Rousset adjoint au service. M. l'abbé Conen met à la disposition de la Croix-Rouge tous les moyens existant au Collège pour l'alimentation. Le Comité décide que chaque journée de malade sera payée à l'Institution de Saint-Vincent une somme de 3 francs par jour, pour dédommager le supérieur de tous les moyens mis à la disposition de la Croix-Rouge avec un dévouement inlassable.

Le 21 juillet 1915, M. Sainte-Beuve ne peut plus, en raison de ses occupations nombreuses, toutes de dévouement, continuer ses efforts à la Croix-Rouge. M. Sagny veut bien le remplacer comme administrateur. Les médecins de la Croix-Rouge constatent qu'il est absolument nécessaire, en raison du nombre des grands blessés, de demander un chirurgien pour les opérations. L'autorité militaire, convaincue de cette nécessité, installe un chirurgien, qui prend la salle affectée au vestiaire comme salle d'opérations. Pour les nouveaux frais de cet aménagement, Mme Liautey organise une vente de charité qui produit 14.217 francs.

Le Comité central demande à la Croix-Rouge de Senlis de contribuer aux frais d'installation des Réfugiés. Les pauvres gens arrivent de tous les côtés, se réfugient à Senlis, et la population se montre admirable pour les secourir.

A ce moment, Mme Martin-Decaen est terrassée par le mal.

Elle meurt victime de son dévouement, emportant tous les regrets des infirmières qu'elle a formées. La comtesse de Coulombiers est nommée pour la remplacer. Le Comité des Dames est reconstitué. Il se compose de Mme la comtesse de Coulombiers, présidente, Mme Liautey, présidente d'honneur, Mme de Waru, comtesse de la Boisserie, comtesse de Clinchamp, Mmes Picot, Rose, de Lafond, de Noussanne, de Bellegarde, Sagny, Mlles d'Andrée et Mancheron.

Mme la Présidente, toute à son œuvre de Française, met tout ses soins pour préparer une vente, qui produit la somme de 20.000 francs. Les résultats sont dus à la générosité des familles de l'Ile-de-France et du Valois, et à l'intelligence et au dévouement de Mme la Présidente et de toutes nos admirables infirmières.

Le 22 février 1918, des distinctions honorifiques sont données par le médecin-chef de la place, M. Haslé, et M. le chirurgien Vieillard, qui viennent présider cette cérémonie.

Le 22 avril 1918, il est rendu compte de l'installation de la formation sanitaire venue de Compiègne avec sa Présidente ; les infirmières et le docteur Armand s'installent à la Croix-Rouge de Senlis.

En juin 1918, le Directeur du service de Santé déclare que les hôpitaux ne peuvent plus remplir leurs obligations. Le Conseil central, auquel il en est référé, estime qu'il faut faire tout pour donner satisfaction au service de Santé, en ajoutant 280 lits aux 210 lits déjà existants. Il déclare que si le Comité de Senlis est en état d'assurer le service, le Comité central de la Croix-Rouge assume la dépense. Le collège de Saint-Vincent s'offre aussitôt avec le dévouement si profond que porte à la Croix-Rouge M. le Supérieur. M. le Directeur se prête à la combinaison, à la condition que la Croix-Rouge conserve toute l'autorité. La proposition est adoptée. Un service d'ophtalmologie est adjoint avec M. le docteur Faux, un service de laryngologie est organisé avec M. le docteur Gault, et une installation de radiologie est établie.

Une lettre du médecin-inspecteur Allain rend hommage à Mme la Présidente et à toutes les infirmières qui ont soigné avec leur intelligence et leur cœur 5.000 Anglais et Écossais

qui sont venus se faire traiter à Saint-Vincent. Il reçoit le témoignage flatteur qui lui a été rendu par le général anglais en reconnaissance des soins prodigués avec tant de bonté ; nos infirmières sont citées à l'ordre de l'armée britannique, et la Croix-Rouge de Senlis est proposée pour une décoration anglaise.

Le 19 mars 1919, une lettre du Sous-Secrétaire d'État annonce la fermeture de l'Hôpital. M. de Valence accompagne cette lettre de la reconnaissance de la Croix-Rouge pour les administrateurs, les infirmières, et tout le personnel, pour M. le Supérieur, qui a mis si obligeamment sa maison au service des blessés. Le 25 mars, une dépêche nous apprend qu'une médaille de vermeil est donnée à M. de Valence, qui, pendant toute la guerre, a été un preux inlassable. Il est procédé à l'inventaire de la lingerie. Suivant le commandement de la Croix-Rouge, 50 lits complets sont mis en réserve. Aux populations éprouvées dans l'Oise, à douze prêtres sans abri, il est envoyé 12 lits complets, 131 couvertures de laine et de gros ballots de linge. M. le vice-amiral Touchard a la bonté de témoigner son admiration pour l'effort accompli et envoie les remerciements de ces populations, qui sont, dit-il, « des témoignages précieux à conserver en nos archives ».

L'effort était fini, mais quel exemple réconfortant n'a-t-il pas donné ? L'Ile-de-France et le Valois se sont montrés dignes de l'Armée. Des remerciements sont adressés à toutes les infirmières, à tout le personnel, aux administrateurs, aux Américains, qui par leur générosité ont facilité le fonctionnement intense de l'Hôpital, aux Anglais qui, par l'intermédiaire de la vicomtesse de La Panouse, nous ont tant aidés en argent et en nature.

Nous n'avons pas été les seuls dans l'Ile-de-France à faire ce beau travail pour la France. A Chantilly, à l'Hospice Condé, Son Altesse Royale Mme la duchesse de Chartres venait tous les deux jours visiter les blessés, plus de 6.000 au cours de la guerre ; elle a envoyé plus de 45.000 colis de gâteries aux héros retournés au front. A Chambly, Mme la princesse Murat et sa fille, la baronne Lejeune, ont eu à leurs frais un hôpital de 49 lits, qui un moment a reçu 200 grands blessés. A l'Hôpital

général de Senlis, Mme la Supérieure, M. l'Aumônier, ont eu leurs journées d'héroïsme. A Saint-Joseph de Cluny, toute la guerre, un hôpital a fonctionné, avec les sœurs de Saint-Joseph qui sont toujours les grandes servantes de la France. A Crépy, un hôpital de la Croix-Rouge a fonctionné pendant toute la guerre avec des jeunes filles du Valois.

A Senlis, nous avons célébré les gestes de nos infirmières, nous les avons saluées avec une vive émotion. Rendons hommage aux victimes. Le docteur Ader est mort, épuisé par la fatigue, et sa charmante fille est tombée victime de son dévouement. Mme Martin-Decaen, présidente des Dames, les avait précédés dans la tombe, emportant nos souvenirs reconnaissants. Mlle Suzanne Buat, délicieuse avec ses vingt ans, est allée la rejoindre.

Nobles victimes, vous êtes près de Dieu les témoins de notre dévouement à la France. Les honneurs ne sont pas venus vous trouver; mais vous faites partie de cette phalange chrétienne qui s'est donnée pour la Patrie. Dans le livre d'or de Senlis, l'histoire redira votre envolée.

Le service médical a toujours été admirable, et parmi les Docteurs qui ont rendu au front tant de malades et de blessés, nous ne pouvons oublier le major colonial Revault et le docteur Vieillard ; ces excellents docteurs, hommes parfaits, d'un dévouement incomparable, étaient jour et nuit les apôtres de la Charité. M. Vieillard a laissé chez tous un souvenir que nous n'oublierons jamais ; nous l'avons proposé pour la Légion d'honneur ; il a fait trop de bien pour n'être pas récompensé. Mme de Waru, qui avait donné tant de soins à notre préparation sanitaire, est aussi tombée à la peine.

Il a été parlé de la générosité de toutes nos Françaises, il reste à montrer la gratitude de nos chers blessés. Des milliers de lettres sont venues du front apporter les sentiments de reconnaissance de nos vaillants soldats. Elles ont redit, Mesdames, que vous étiez les âmes du secours mutuel, et que le bûcher de Jeanne d'Arc vous avait envoyé l'étincelle qui a fait jaillir la flamme de votre Charité si française.

Les deux lignes qui terminent cet exposé sont plus éloquentes que tous les récits :

La Croix-Rouge de Senlis a reçu pendant la guerre 409.224 francs. La générosité locale a donné dans cette somme 265.701 francs.

Les journées d'hospitalisation à la Croix-Rouge ont été de 933.110.

Quel beau titre à la reconnaissance, encadré dans cette noble devise : « L'amour de la France et de ses glorieux défenseurs ».

LÉON FAUTRAT.